

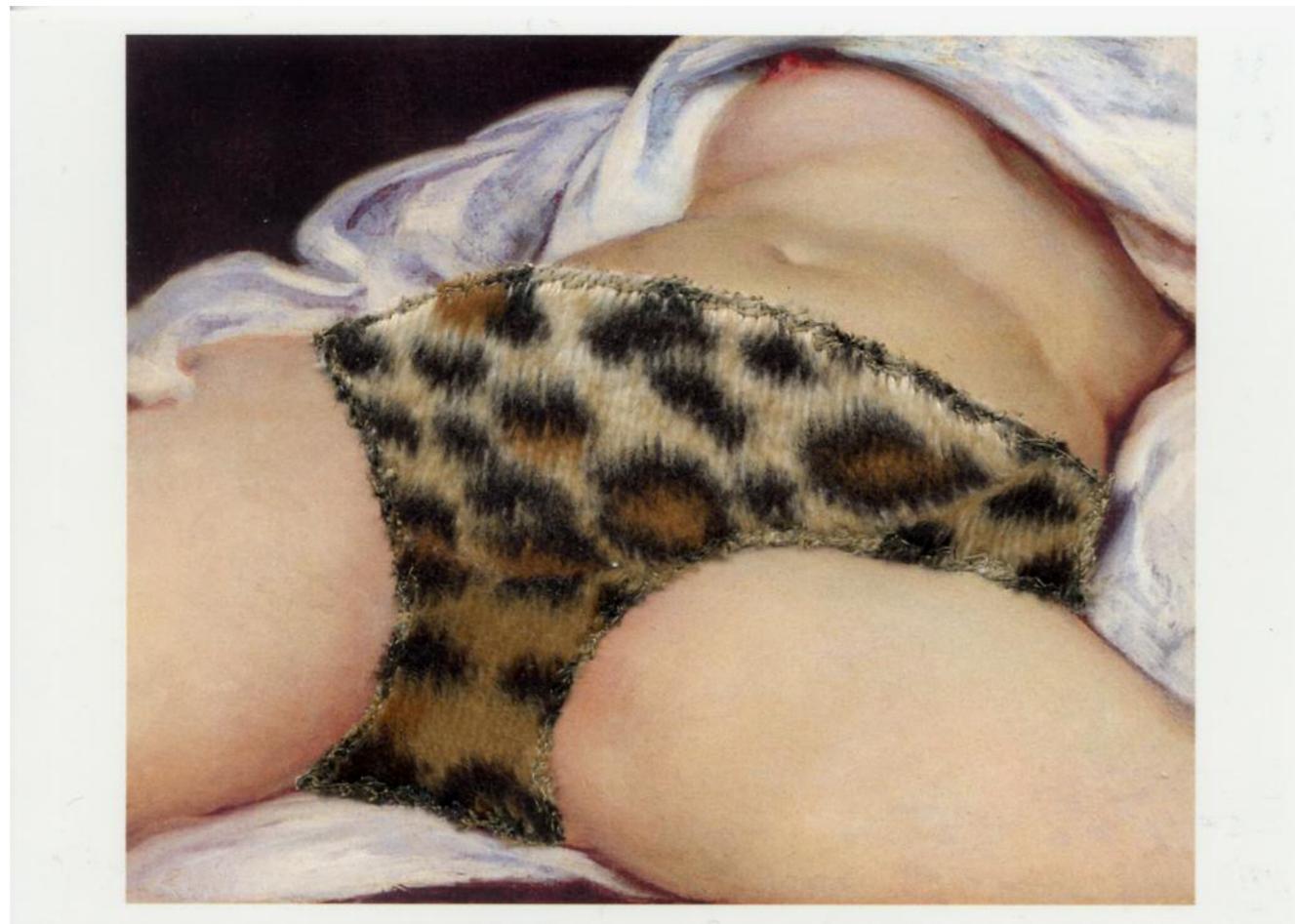


FANNY
VIOLET

une histoire de femme et de fil

100 Titres
Yellow Now





Nu rhabillé, 2017.
Courbet, *L'Origine du monde*.

FANNY VIOLLET

UNE ARTISTE DE L'INFIME

Avoir une mère couturière et une grand-mère brodeuse ne vous prédispose pas forcément à devenir artiste plasticienne du fil. Femme rebelle, Fanny Viollet a d'abord résolument opté pour les sciences « dures », dites viriles : les mathématiques, la physique furent sa profession première ; elle en a gardé l'exigence de rigueur. D'autres femmes émancipées ont suivi des chemins analogues. George Sand raconte comment elle a découvert la couture à la faveur d'une maternité : « Tout en disant que c'était absolument nécessaire à savoir, ma grand-mère ne m'y avait jamais poussée et je m'y croyais d'une maladresse extrême. Mais quand elle eut pour but d'habiller le petit être que je voyais dans mes songes, je m'y jetai avec une sorte de passion. Ma bonne Ursule vint me donner les premières notions de surjet et de rabattu [...] Depuis j'ai toujours aimé le travail à l'aiguille, et c'est pour moi une récréation ». Elle y consacrait les longues heures des veillées, avant les nuits vouées à l'écriture. À ses yeux, l'aiguille est l'équivalent de la bêche masculine : un outil qui consacre la production dédaignée des femmes.

L'itinéraire de Fanny Viollet, dont elle a livré des bribes suggestives, est autre, ponctué de rencontres qui révèlent des aspirations secrètes pour l'ailleurs, le différent, l'art. En 1967, participant à des fouilles archéologiques aux sources de la Seine, elle découvre l'éloquence des latrines : les *excreta* disent l'ordinaire des jours de nos lointains ancêtres. Le dérisoire dévoile l'essentiel. Un peu plus tard – autre chantier –, c'est la maison familiale qu'il faut « vider » ; les armoires, entrailles de l'enfance, regorgent de laines au rebut, de bobines colorées, de tricots inachevés, traces de gestes inaboutis, reliques de projets en suspens.

De quoi nourrir le rêve et l'envie de retrouver d'anciennes pratiques : le point de croix des abécédaires, ceux que les petites filles tissaient en chuchotant sur des canevas parfois sophistiqués ; ou encore la « marquette », signature des jeunes filles à marier préparant leur trousseau auprès de leur mère, ou chez la couturière, l'hiver de leur quinze ans : ainsi à Minot, village de Bourgogne, décrit par Yvonne Verdier dans un livre pionnier qui a fasciné Fanny Viollet. Elle y reconnaissait une culture féminine dont elle avait éprouvé la patiente beauté et devenue source d'inspiration.

Il s'agissait moins de la faire revivre que de la prolonger en lui donnant de nouvelles formes. Ou encore de la subvertir en détournant son usage, sinon son sens. Avec un tendre humour, Fanny Viollet se joue des tissus et des points ; elle met en scène de manière insolite des vêtements quotidiens. Elle habille les statues de Maillol au jardin des Tuileries, fabrique de drôles de chapeaux, invente avec la machine à coudre des « piquetures » qui illustrent les métamorphoses d'Ovide. Sur des feuilles d'étain, elle brode des figures de danseurs, des farandoles de personnages pour chambre d'enfants ; ou encore des femmes provocantes montrant leur sexe joyeux. Les « ouvrages de dames » s'affranchissent des règles pour devenir poétiques fantaisies.

Un autre facteur traverse cette aventure couturière : l'expérience de la dérision qui s'attache aux travaux de femmes, voués à la réparation, au raccommodage, à la reproduction, sans que cet immense effort lové dans le linge – torchons, draps, mouchoirs des coffres et des armoires – accède jamais à la reconnaissance publique. Les « arts de la femme » sont par définition, en vertu de la dépréciation du féminin dans la hiérarchie des sexes, exclus du monde de l'art. Ce mépris, enveloppé dans une indifférence polie, au mieux dans une condescendance amusée, Fanny Viollet l'a elle-même éprouvé dans l'accueil distant reçu tant par l'académie que par

les avant-gardes. Tel jury s'esclaffe devant ses premiers essais. Elle eut du mal à trouver un directeur pour la thèse qu'elle projetait jusqu'à ce qu'elle rencontre Gilbert Lascault. Et être exposée dans une galerie n'allait pas de soi. Surtout à Paris où flotte un machisme que les femmes artistes ont souvent dénoncé. L'Amérique, en partie grâce au féminisme, se montrait beaucoup plus ouverte. Dans les années 1970, le patchwork y était reconnu comme un art véritable. En 1984, invitée et exposée à New Jersey, Fanny Viollet eut enfin le sentiment de franchir une frontière du genre et d'être plus qu'acceptée : reconnue.

Plus que jamais, elle souhaite alors relever le défi. Non par féminisme revanchard dont la volonté de rupture l'avait au contraire rebutée. Rompre, non. Plutôt retrouver les continuités enfouies sous les sables de l'oubli. Moins que la revendication, c'est la « vindication » qui l'attire. Une protestation contre le déni des mutismes de l'histoire, par solidarité avec celles qui, depuis l'aube des temps, dans l'ombre de la maison, tissent le fil d'Ariane, symbole de la continuité des travaux et des jours. Donner à voir, faire parler, montrer la beauté qui sourd des agencements textiles.

Mais bien d'autres traits caractérisent la recherche de Fanny Viollet où s'intriquent un sens aigu du dérisoire et un désir d'en retrouver, ordonner et conserver les traces. Elle dit son attrait pour les « petits débris du quotidien », son fétichisme quasi obsessionnel de l'objet, mémoire familière. À la manière des paysannes, ramasseuses de fagots et cueilleuses de champignons, elle se fait glaneuse de la ville et de ses innombrables déchets. Archéologue des vies banales et des gestes minuscules, elle entend les explorer méthodiquement. Penser, c'est d'abord classer. Avec les débris collectés, Fanny Viollet constitue des « boîtes à dérisoire », plus aisées à consulter qu'un livre figé. Les « cachous Lajaunie », les étiquettes noir et or des fils DMC voisinent avec des billets amoureux récoltés dans le métro, réservoir inépuisable des sédiments déposés par les vagues des foules journalières. Ainsi archivés, ces débris sont susceptibles de fournir les fragments d'une quotidienneté perdue et retrouvée. La démarche de Fanny Viollet s'apparente à celle des historiens de l'infime et des romanciers de l'intime. Une lecture intérieure de l'ordinaire des existences passantes et mixtes.

L'œuvre de Fanny Viollet est pétrie par la conscience du temps. Un temps aux multiples dimensions : temps chronologique qui la conduit à dater les pelotes de fil fabriquées en jalons de son itinéraire textile ; temps contextualisé qui l'amène à préciser les circonstances de telle ou telle création, liée aux événements de sa vie ; longue durée qui pénètre les façons de faire des femmes, médiatrices, passeuses de savoirs et de gestes, de paroles murmurées au rythme cadencé de la couture ou du tricot. Le tricot, emblème des femmes, Fanny Viollet le pratique avec une ostentation souriante. « Tricoter est une manière de composer avec l'anecdotique ». « C'est braver le temps ». « Le tricot est une vraie mise en mémoire ». Il peut se pratiquer partout et se glisse dans les interstices de lieux et des occupations.

« Le temps est un élément essentiel de mon travail », dit Fanny Viollet. Un temps que les femmes ont marqué de leur présence ouvrière, rendue invisible par les silences du récit qu'il s'agit de dissiper. En ce sens, l'œuvre de Fanny Viollet s'inscrit dans l'écriture d'une histoire des femmes déployée depuis le début des années 1970 et dont elle est à la fois le témoin et l'actrice. Car son art est écriture, symboliquement et réellement ; les lettres, les mots, les textes (cités ou composés) y tiennent une place aussi importante que l'image.

Une manière pour cette artiste de raconter son histoire et celle du continent englouti des couturières et des brodeuses. Celle de toutes les femmes.

Une histoire cousue de fils de toutes les couleurs.

Michelle Perrot



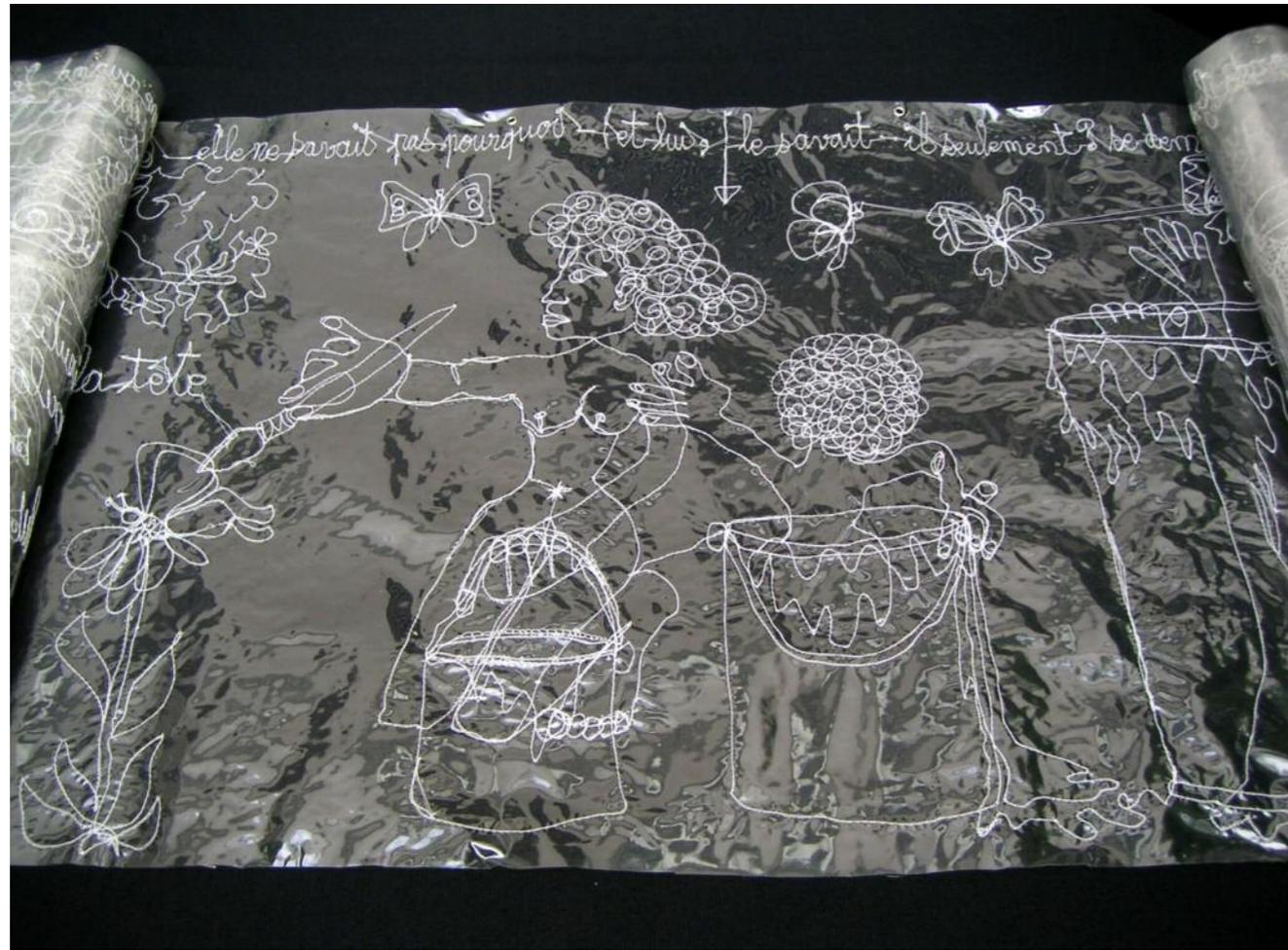
Le Pull de Big Brother, 2014.



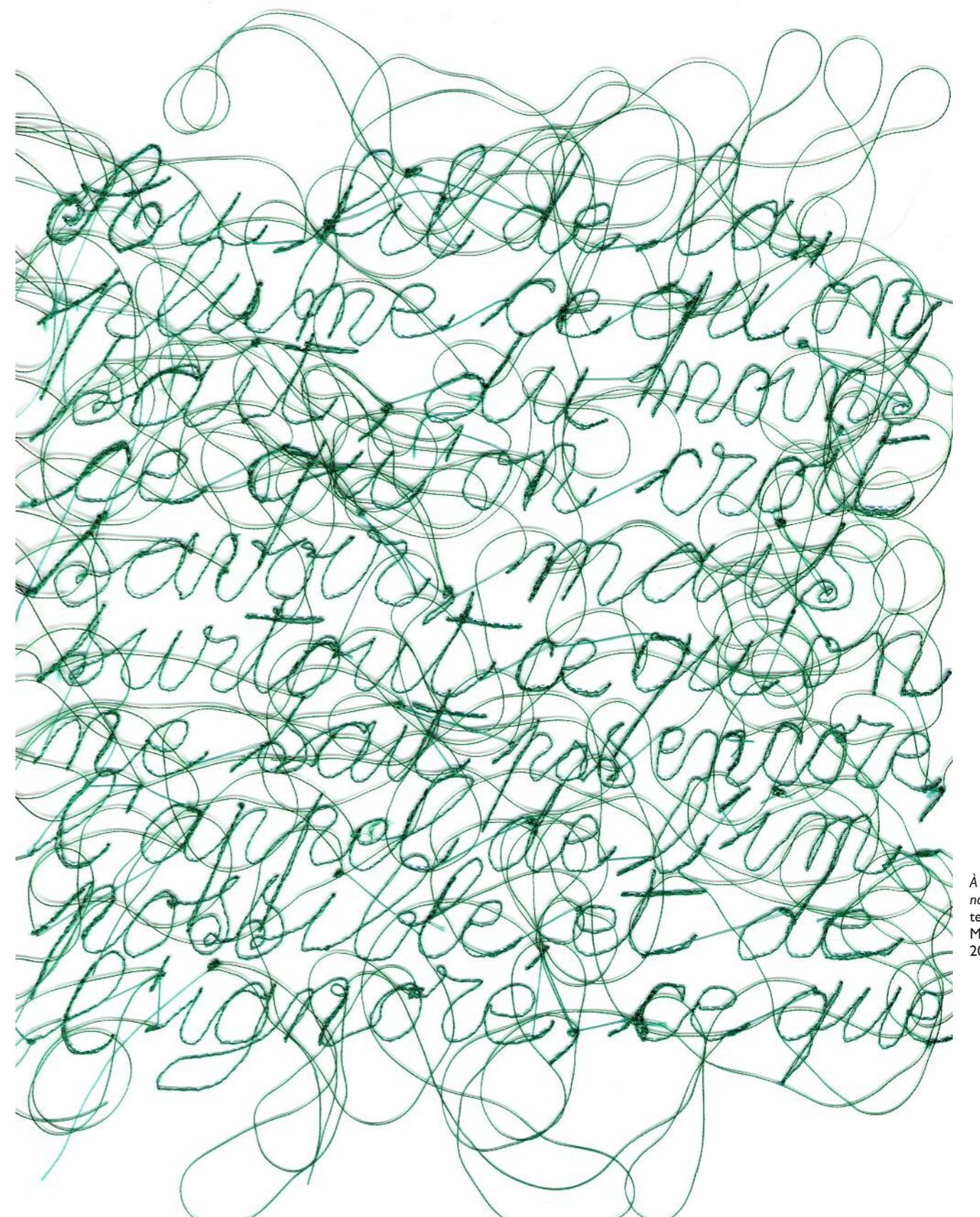
Blouse de laboratoire 8, 2011.



Le Costume de voyage, 2002.



Le Phylactère, détail, 1988.



À quoi tient
notre vie,
texte de
Michel Butor,
2003.

AU SOMMAIRE

Textes de

Sandrine Ayrole

Pratiques textiles déconstruites

Bruno Decharme

Merci Loulou

Fabienne Dumont.

Au fil de l'aiguille, une dentelle de mots et de corps

Gilbert Lascault

Abécédaire

Philippe Lejeune

Mouchoirs

Magali Nachtergaele

Broder, c'est penser avec ses mains pour donner un peu plus qu'à lire

Michelle Perrot

Fanny Viollet, une artiste de l'infime



*La Chemise de Germain,
1995.*